

Un mariage à St-Gervais en août 1644

Un mariage serait le bienvenu pour nous laver l'esprit des traces corrosives de ces empoisonnements. Ne manquons pas celui de Marie de Rabutin-Chantal elle-même avec Henri de Sévigné en l'église St-Gervais-St-Prottais toute proche, ce 3 août 1644. Le rendez-vous est pris sous l'orme de la place de l'église. **[2]** Profitons-en pour planter le décor. La façade classique de cette église était une nouveauté à Paris, la première à être construite dans ce style. Marie de Médicis, éprouvant le besoin de quitter le Louvre après l'assassinat d'Henri IV, avait envoyé un architecte à Florence, de 1611 à 1613, pour y relever les plans du Palais Pitti, en vue de la construction du Palais du Luxembourg. Cet architecte était Métezeau, un habitant du Marais et collaborateur de Salomon de Brosse, auquel fut confiée l'édification du Palais. Un marché passé le 23 avril 1616 concernait la réalisation du nouveau portail de l'église Saint-Gervais-Saint-Prottais : *Furent présents Clément Métezeau, architecte des bastiments du Roi, demeurant à Paris, rue de Jouy, paroisse de Saint-Paul, et Claude Molleur, maistre charpentier demeurant aux Coustures du Temple, paroisse Saint-Nicolas-des-Champs...* Une planche de Marot, datée de 1660, reproduisant le portail porte comme légende : *du dessin du sieur de Brosse*. En 1684, Germain Brice nomme à la fois Salomon de Brosse et Métezeau comme architectes de cette façade dans sa *Description de Paris*. Cette innovation dans l'art religieux français, dans la voie du classicisme, est sans doute le fruit de leur collaboration. Gesu de Rome servait alors de référence mais sa physionomie était différente car limitée à deux niveaux. Pour adapter la façade à la haute nef flamboyante existante sur laquelle elle devait se plaquer, l'architecte eut l'idée d'une ordonnance employant les trois ordres dorique, ionique et corinthien superposés au lieu de deux, atteignant ainsi, dans la nouvelle version française, une plénitude et une élévation que n'avaient pas les églises romaines évoquées. L'entourage du jeune Louis XIII en avait compris l'aspect novateur en incitant celui-ci à en poser la première pierre en 1616.

Vous ne savez peut-être pas que le mariage fut retardé par un événement fâcheux et pourtant les tractations entre les deux familles s'étaient déroulées convenablement. La jeune fille était en âge d'être mariée et bien dotée, les prétendants ne manquaient pas. Au printemps de cette année 1644, l'oncle de Marie, abbé de Livry, avait présenté le gentilhomme breton à la famille. Les membres de chaque parti, la gent masculine essentiellement, avaient alors procédé à l'examen minutieux de leurs intérêts respectifs.

Les Sévigné étaient de bonne lignée bretonne, comme l'écrira Marie plus tard : *Quatorze contrats de mariage de père en fils, trois cent cinquante ans de chevalerie ; les pères quelquefois considérables dans les guerres de Bretagne, et bien marqués dans l'histoire ; quelquefois retirés chez eux comme des Bretons ; quelquefois de grands biens, quelquefois de médiocres ; mais toujours de bonnes et grandes alliances... ces femmes avaient pour maris des Rohan et des Clisson. Depuis... ce sont des Guesclin, des Coëtquen... des du Bellay, des Rieux... mais leurs vastes domaines étaient grevés de dettes, ce qui était « monnaie » courante pour la noblesse de l'époque.*

La réputation des Rabutin, originaires de Bourgogne, n'était plus à faire : elle remontait aux croisades. Le comte de Bussy-Rabutin le confirmait d'ailleurs à sa cousine Marie : *Pour les maisons que vous me mandez qui sont meilleures que la nôtre, je n'en demeure pas d'accord. Je le cède à Montmorency pour les honneurs, et non pour l'ancienneté. Mais pour les autres, je ne les connais pas.* Lorsqu'à partir de 1660, un arrêté du roi ordonnait aux nobles de justifier leur rang pour découvrir les usurpateurs, Marie encouragea son cousin à s'intéresser à leur propre lignée. *Il y a plaisir d'étaler une bonne chevalerie, quand on y est obligé,* lui dit-elle, ou encore *Ne manquez pas cela, il y va de l'honneur de notre maison.* Bussy répond : *j'ai des titres de notre maison, je vous envoie d'abord quatre chartes... qui partent de loin... J'aime fort que vous vous amusiez à notre belle et ancienne chevalerie,* insiste Marie, *cela me fait un plaisir extrême. L'Abbé vous prie de lui faire part de votre dessein. Il a fait une litanie des S[évigné] ; il veut travailler à nos Rabutin... Je ne trouve rien de si proche que d'être d'une même maison...* Quelques années plus tard, Bussy écrit à nouveau à sa cousine : *Il m'a pris fantaisie d'écrire la vie de mon père... J'en suis venu à bout... de sorte que je remonte présentement jusqu'à mon aïeul... Ce sera donc une « Histoire généalogique' » de notre maison, qui sera aussi exacte, moins flatteuse et plus agréablement écrite que si les gens du métier l'avaient faite.*



Illustration 1: Église Saint Gervais - Saint- Protais Façade, Ph RG



Illustration 2: Église Saint-Gervais Saint-Protais Orgue Ph RG

La préparation du mariage se poursuivait méticuleusement : du côté de la fiancée, on prit soin de faire appel à un homme de loi, Olivier d'Ormesson, un parent éloigné, pour la rédaction du contrat de mariage qui s'avérait fort complexe. D'Ormesson note dans son journal que le prétendant *est beau cavalier et bien fait, et paraît avoir de l'esprit*. Malgré cela, on ne peut pas dire que ce jeune noble breton était un parti exceptionnel pour cette jeune fille parisienne de bonne famille, mais il avait des relations en tant que fils d'une cousine germaine de Paul de Gondi, le futur cardinal de Retz. Bref, l'alliance allait être conclue entre les deux familles quand un incident regrettable vint contrarier la bonne marche des affaires : le fiancé s'étant battu en duel le 29 mai contre Chastelet, une blessure grave le laissa immobilisé pour longtemps. Cette facilité à dégainer ne devait pas plaire à tout le monde. D'aucuns dirent que, dans son état, il n'aurait pu se rendre à la cérémonie du mariage qu'en litière. Le contrat fut finalement signé quelques jours avant les épousailles, le 1^{er} août, en présence de Paul de Gondi.

Il nous reste du temps pour parler de l'orme de la place de l'église, dont l'ombrage éponge et rafraîchit ceux qui s'y abritent du soleil d'été. Une coutume ancienne donnait rendez-vous sous l'orme en cas de mésentente, pour régler ses comptes, ses créances, voire des questions d'honneur pouvant conduire au duel ; on y rendait aussi justice à titre seigneurial ; on y exposait enfin, le cas échéant, les cadavres trouvés à l'aube sur la voie publique, en vue de leur identification. Le vénérable orme St-Gervais prit ainsi une valeur symbolique pour la paroisse : il figure sur le sceau de celle-ci, sur les bannières portées lors des processions ou encore sur deux miséricordes des stalles de l'église. Le souvenir de l'orme se perpétue encore dans les belles ferronneries de la façade du XVIII^e siècle de la Maison de l'Orme, adossée à l'église et regardant la place Baudoyer voisine.

La cérémonie tant attendue eut lieu le 4 août 1644. Les sonorités festives de l'orgue de 1601, sur lequel les Couperin allaient exercer successivement leurs talents à partir de 1656, remplirent de leur puissance le volume sombre de la nef, pour accompagner solennellement l'entrée des futurs époux, de leurs familles et des invités. Ceux-ci pouvaient en admirer au passage la superbe tribune en pierre toute récente, édifiée en 1628.

Illustration 3 : Mme de Sévigné par Robert Nanteuil Musée Carnavalet, Ph RG



Profitons de la présence d'un tableau grandiose, une *Adoration des Mages*, pour évoquer un peintre connu du Marais, Claude Vignon. Chatoyante de couleurs et de lumières, cette peinture baroque de 1625 se distingue par l'intensité des regards et l'exotisme des costumes de ces rois venus d'Orient. Cet artiste haut en couleur à tous points de vue pouvait-il servir d'exemple à notre jeune couple ? En deux mariages, il eut trente-quatre enfants ! Richelieu et même Louis XIII se plaisaient à lui rendre visite en son atelier de la rue Saint-Antoine.

Marie a été mariée à deux heures après minuit à Saint-Gervais par M. L'Évesque de Châlons, son oncle, note Olivier d'Ormesson dans son journal. Paul de Gondi accorda sa bénédiction aux jeunes époux. La célébration de nuit relevait de la tradition, pour conjurer le diable : sans doute celui-ci dormait-il à une heure si tardive.

Le lendemain, la nouvelle Madame de Sévigné recevait les félicitations, allongée sur une couche d'apparat : *L'après-disnée, je fus voir Mme de Sévigné qui était fort gaie*, note encore Olivier d'Ormesson. Le couple partit ensuite pour le château des Rochers, près de Vitry, résidence principale des Sévigné depuis 1495.

L'envers du décor : un mort de plus dans la fosse commune de St-Gervais.

Par malchance, il nous faut à présent contourner l'église pour un enterrement. Prenons la rue de l'Hôtel-de-Ville, qui était anciennement la grand-rue de ce bourg de maçons, de bateliers et de manœuvres travaillant au déchargement des bateaux sur le port de Grève. Un beau point de vue sur St-Gervais la flamboyante s'offre à nous, au bout de la rue des Barres par laquelle nous remontons le monceau. Celle-ci se trouvait derrière la première enceinte de la ville, aujourd'hui disparue, qui datait du XI^e siècle. Quant à la rue Grenier-sur-l'Eau qui conduit à l'église, elle rappelle ce généreux propriétaire de l'endroit, nommé communément Garnier-dessus-l'eau, qui fit don aux Templiers de plusieurs maisons situées au chevet de l'édifice religieux, dans la rue des Barres. La première implantation des Templiers à Paris, en 1139 et pour un siècle environ, se trouvait en effet là, près de la Seine. Tout y était : le logement prieural, le lieu de culte, la grange, un port et plusieurs moulins sur l'eau. Pour bloquer leur expansion, le roi Philippe-Auguste, très méfiant devant la fabuleuse puissance de l'Ordre, acquit en 1212 la célèbre maison des Piliers en place de Grève, puis une partie du monceau Saint-Gervais.

Au nord de l'église, [3] existaient depuis le XVe siècle un charnier et, autour, un cimetière qui importunaient le voisinage. L'endroit était désert en cette soirée du 7 octobre 1660 et pourtant la personne décédée nous est parfaitement connue. Voici la triste situation : « *Dans l'après-midi ..., la dépouille mortelle de Scarron fut transportée à l'église St Gervais. On célébrait les obsèques à la nuit tombante, en grand mystère. Nul des anciens rieurs qui mangeaient les revenus du ménage n'accompagnait la bière...* » selon Émile Magne. *Les épitaphiers de Saint-Gervais ne mentionnent pas le nom de Paul Scarron. Le poète a été certainement inhumé, comme les pauvres, dans le petit cimetière, au nord de l'église et ses quelques biens disparurent, vendus par les créanciers. On ne peut imaginer fin plus lamentable. Vous avez bien lu, il s'agit effectivement de Paul Scarron, cet écrivain si spirituel et burlesque, connu de tous les milieux littéraires de la capitale, le mari infirme de Françoise d'Aubigné.*

Pour respecter les dernières volontés du malheureux, récitons à voix basse son épitaphe :

*Celui qui ci maintenant dort
Fît plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fait ici de bruit,
Prend garde qu'aucun ne l'éveille,
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.*

Qu'allait devenir sa veuve, âgée de vingt-cinq ans, qui se trouvait ainsi dans une situation désespérée ? Nul n'aurait pu le prévoir. Pourtant, je vous assure que cet homme était issu d'une famille de bonne bourgeoisie. Pour vous en convaincre, allons au bel hôtel, tout proche, de son oncle.

Un autre événement d'importance s'est annoncé sur notre chemin vers la résidence de Michel-Antoine Scarron, le parent du poète : la rue St-Antoine lui est entièrement réservée. La partie de cette rue appelée aujourd'hui rue François Miron dessert le quartier situé entre l'enceinte du XIe siècle et celle de Philippe-Auguste, construite par ce roi en 1190 avant son départ en croisade. Les belles caves voûtées de la maison de ville de l'abbaye d'Ourscamp témoignent des premières implantations ayant suivi la construction de cette deuxième enceinte qui les protégeait. Elles sont encore visibles aux numéros 44-46 de la rue François Miron. Une décoration exceptionnelle des façades a été mise en place dans cette rue en vue de ces festivités qui resteront gravées dans les mémoires.



*Illustration 4: Adoration des Mages par Claude Vignon 1625
Église Saint-Gervais-Saint-Protais, Ph RG*

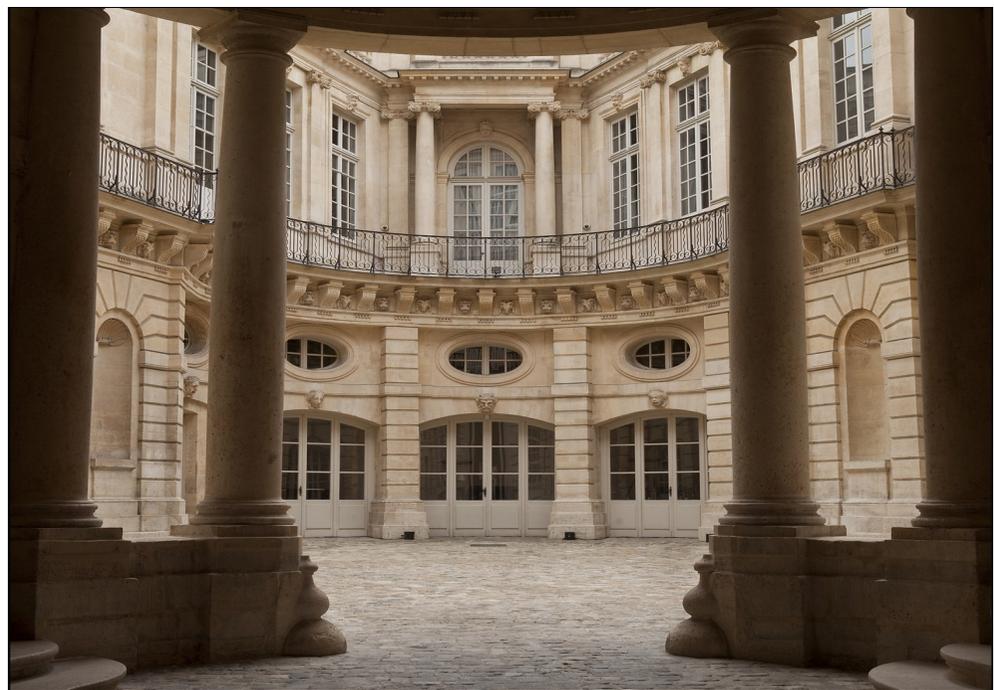


Illustration 5: Hôtel de Beauvais 68 rue François Miron cour, Ph RG